

## 24 images

24 iMAGES

### *Cap d'espoir*

Jacques Leduc

---

Les cinémas nationaux face à la mondialisation

Numéro 121, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5096ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Leduc, J. (2005). Compte rendu de [*Cap d'espoir*]. *24 images*, (121), 49–49.

# Cap d'espoir

par Jacques Leduc

On retrouve sur le site Internet de l'ONF, à la page consacrée au film *Cap d'espoir*, une image, parmi d'autres, qui représente deux fillettes sur la véranda de leur maison quelque part en haute Gaspésie, Cap Chat ou Mont-Louis, en 1969, et leur pauvreté est évidente. C'est en entretenant le vain espoir de recomposer les pages perdues de mon passé que je suis tombé sur cette image.

Que sont-elles devenues, ces deux jeunes filles qui ont aujourd'hui plus de quarante ans? Mais à ce chapitre, que sont devenus tous ces gens rencontrés, filmés, écoutés, tous ces gens avec qui on a passé une partie de notre vie et qui ont laissé leurs traces dans nos films?

Ces deux enfants, qu'on ne voit que pendant quelques secondes et encore d'un peu loin, à travers le pare-brise de l'auto, images volées, ces deux jeunes filles donc, avant même que mon regard ne traverse le leur, représentaient en quelque sorte la raison qui allait motiver la mise en marche de *Cap d'espoir*.

Des étudiants du niveau secondaire allaient entendre, en autobus, un tour guidé de la Gaspésie. Bien que la finalité du voyage fût clairement récréative, ça m'intéressait de les accompagner et de mettre en perspective ce qu'on allait leur montrer de la Gaspésie, les beautés naturelles sans doute, par opposition aux réalités socioéconomiques qui sévissaient dans la péninsule. Je vous assure que l'autobus n'est jamais passé devant la maison des deux fillettes!

Mais comme chacun sait, les choses ne se passent jamais comme prévu, et parfois très rapidement! Dès le premier arrêt, dès Québec, il a semblé clair que le film qu'on aurait aimé faire n'allait pas être possible avec la dynamique particulière qu'on sentait dans l'autobus. On s'est dit qu'on allait entendre chanter *Feu, feu, joli feu* pendant toute la semaine, que rien n'allait se passer et qu'on s'embarquait dans un film platte, c'est-à-dire un film platte à faire, forts de la certitude que le processus est plus intéressant que le résultat. Rétrospectivement, je reconnais que notre constat était plutôt court et je sais aussi maintenant qu'en une semaine la dynamique dans l'autobus aurait changé. Et qu'en général aujourd'hui, pour

le meilleur ou pour le pire, seul compte le résultat.

Dès la première soirée donc, avec mes camarades d'équipe, j'ai dû faire face à un choix, et l'alternative nous semblait simple : ou bien retourner à Montréal, remettre l'équipement et dire à Pierre Maheu, notre audacieux producteur : «Y'a pas de film!» ou bien on débarque du bus, on suit le même trajet, et puis on s'invente un film.


Et c'est ainsi que *Cap d'espoir* est advenu. Ce film est probablement celui que j'ai fait le plus librement, c'est-à-dire qu'il est le plus improvisé. Nous sommes partis de rien, strictement rien – d'aucuns soutiennent que ça paraît, et ils ont sans doute raison –, et avons improvisé le tournage sans préparation aucune sinon une envie commune de rejeter les contraintes habituelles du discours qu'on entendait, et du cinéma qu'on connaissait. Dans ces années-là, on voulait changer le monde. Notre démarche privilégiait la liberté. La liberté qu'on a, c'est la liberté qu'on prend et on a pris celle qu'on pouvait.

Avons fait le tour de la Gaspésie en sept jours *stop* avons filmé ici et là avec ce qui nous tombait sous la main *stop* avons fonctionné dans la béatitude de l'innocence sinon de l'ignorance *stop* beaucoup de scènes en désordre et quelques idées empruntées *stop* avons apprécié les grandes complexités de tournage et avons fait un film comme nous sommes *stop*.

Monté à toute vitesse, les titres filmés à la mitaine sur des cartons, mixé sommairement, le film sortit très rapidement et c'est au visionnement de la première copie zéro que la véritable nature du travail que nous avions fait est apparue et que les problèmes ont commencé. Le patron du labo, Bernie Laroche, qui ne parlait pas français, outré quand il a vu le film, a refusé d'en tirer d'autres copies et s'est empressé de prévenir le bureau du commissaire Sydney Newman en alléguant que le film «prônait l'anarchie et la violence». Je ne sais pas si le commissaire a jamais vu le film, mais son assistant, oui. Prétextant davantage des raisons de «bad taste», le commissaire entérina la décision du patron du labo, et le film a été mis sur les tablettes.

Sur une des photos qui accompagnent ce texte, on est en 1969, j'allais avoir 28 ans, on vient de débarquer sur la Lune, et Denis Drapeau assis sur le bol des toilettes s'apprête à lire un texte traitant de Power Corporation, je crois, tandis que le caméraman doit se demander si on filme avec la porte ouverte ou fermée! Ça se passe dans les toilettes de l'ONF, bien sûr!

Quelques années plus tard André Lamy avait remplacé Sydney Newman au poste de commissaire de l'ONF et nous annonçait par mémo, magnanime, qu'il levait la censure sur la version originale de *On est au coton* de Denys Arcand, sur *24 heures ou plus...* de Gilles Groulx et sur *Cap d'espoir*. Ensuite, par hasard, j'ai rencontré André Lamy dans les toilettes du corridor des patrons. Voisins d'urinoirs, on échange quelques propos et faisant référence à la sortie de *Cap d'espoir*, il me dit : «J'espère que ça ne nuira pas trop à ta réputation!»

Vers la fin du film, Denis, vêtu d'un t-shirt rouge sur lequel c'est écrit ÉCCEURÉ, s'adresse à la caméra et tout ce qu'il trouve à dire, c'est : «... mangez d'la marde... mangez tout' d'la marde...» répété *ad nauseam*. Quand je repense à ça, je comprends mieux les motifs de *bad taste* et mieux aussi la remarque d'André Lamy, qui, lui, avait dû voir le film! C'est vrai qu'il y avait sans doute un brin de folie dans ce film et je pense qu'il témoigne, dans son langage, du climat et des aspirations de ces années-là. 



Coll. : Office national du film du Canada